

**LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE  
DE LA MOSELLE  
DU TEMPS DE CHARLES ET PASCAL MONARD**

**par Roger FRIDRICI**

---

*« C'est par la Science que nous avons été vaincus. Nous portons la peine de cinquante ans d'oubli profond des Sciences et de leur immense influence sur les destinées d'un grand peuple et de tout ce qui aurait pu aider à la diffusion des lumières. »*

(Louis Pasteur après la victoire allemande de 1870.)

1974 est une année marquante dans l'histoire de la S.H.N.M.

C'est le 3 juin 1875 que notre Compagnie a pris possession des locaux qui, depuis, lui servent de siège. Cette maison — de nos jours le n° 25 de la rue Dupont-des-Loges — est surnommée « *la Maison Monard* ». Elle a été en grande partie mise à notre disposition il y a cent ans.

Les débuts de notre Société remontent à 1835. Le groupement initial fut rarement composé de plus d'une trentaine de membres. Mais tous étaient des chercheurs et des naturalistes pleins d'enthousiasme et de compétence.

Pendant les quarante premières années de son existence, la S.H.N.M. n'eut pas de siège social attitré. Cela ne l'empêcha pas de tenir deux réunions par mois. L'été ses membres se retrouvaient soit au domicile de leur président,

soit dans une salle du Musée de Metz. L'hiver ils se réfugiaient dans la salle de lecture de la Bibliothèque municipale : c'était, à l'époque, la seule pièce de cet immeuble à la fois éclairée et chauffée.

Pendant des décennies le problème de notre siège social ne trouva aucune solution. Devenait, d'autre part, urgente l'installation de notre bibliothèque qui prenait de l'importance.

Depuis 1836, c'est-à-dire presque dès ses débuts, la S.H.N.M. compta parmi ses membres correspondants Charles et Pascal Monard. Au moment de leur admission dans notre Société ils étaient médecins ordinaires, professeurs à l'hôpital militaire d'instruction d'Alger. Jumeaux et nés à Metz en 1795, les frères Monard prirent du service dans l'armée en 1813. Ce fut aussi l'année du décès d'Antoine-Auguste Parmentier, apothicaire-major depuis 1772, conseiller de Louis XVI, premier pharmacien des Armées napoléoniennes à partir de 1800, inspecteur général du Service de Santé de 1805 jusqu'à sa mort. Comme l'avait tenté Colbert plus d'un siècle auparavant, Parmentier ébaucha une politique alimentaire française. Il a grandement encouragé l'amélioration des techniques de la sélection fruitière. On lui doit l'introduction en France de la pomme de terre (1772) <sup>(1)</sup>, la réforme de la meunerie et de la boulangerie (1771), la généralisation de la vaccination antivariolique. Parmentier, par ailleurs, n'est pas étranger à la mission confiée en 1797 à Joseph Dombey, médecin et botaniste.

Ce dernier fut chargé d'explorer le Pérou, le Chili et le Brésil « pour y reconnaître les végétaux qui pourraient être naturalisés en France » <sup>(2)</sup>. Dombey explora ces pays lointains de 1778 à 1785, en compagnie de deux botanistes espagnols. Charles et Pascal Monard ne purent ignorer des événements si récents et si importants pour leur pays, d'autant plus que le principal mérite en revenait à un savant, comme eux militaire de carrière.

1 La consommation de la pomme de terre ne devint courante que vers 1788, c'est-à-dire après la famine de 1785.

2 Les végétaux à usage alimentaire, bien entendu, en pensant à compléter l'appoint dû au riz, au haricot, à la pomme de terre, etc., les passages de la forme sauvage à la forme cultivée ont été très longs.

Presque à la même époque l'Écossais James Bruce et le lieutenant anglais Paterson exploraient la Nubie et l'Abyssinie, découvraient les sources du Nil Bleu. En 1792 Bruce publiait à Paris, en français, les résultats de ses voyages. Il y ajoutait un volume de cartes et de planches gravées reproduisant les plantes et les animaux par eux identifiés.

De son côté l'Institut d'Égypte, fondé par Bonaparte en 1795, publiait une grande « Description de l'Égypte », résumant les travaux poursuivis dans la vallée du Nil par les savants et artistes qui avaient accompagné l'armée d'expédition française.

Il est très probable également que les frères Monard eurent connaissance du « Voyage d'exploration aux régions équinoxiales du Nouveau Continent fait de 1799 à 1829 », par Alexandre von Humboldt, un des créateurs de la géographie botanique. Les comptes rendus de ce botaniste allemand (30 volumes) ont été publiés à Paris, en français, de 1805 à 1832 avec la collaboration d'Aimé Goujoud (dit Bonpland). Bonpland avait déjà voyagé précédemment en Espagne avec von Humboldt en 1798-1799. On lui doit la description de près de 6.000 plantes américaines, la plupart jusque là inconnues.

En 1844, les frères Monard prirent une retraite anticipée et revinrent s'installer à Metz. Célibataires tous les deux, à ce moment âgés de 49 ans, ils devinrent l'un et l'autre membres titulaires de notre Compagnie. Ils abandonnèrent dès lors la pratique de la médecine active pour se consacrer entièrement aux sciences, y compris, bien entendu, aux sciences médicales. De 1847 à 1866 Pascal Monard assura le secrétariat de la S.H.N.M. Charles, d'une santé plus fragile, collaborait à la Société des Sciences Médicales de la Moselle. Mais, comme dans le passé, leur activité favorite était la botanique. Si leurs prédécesseurs en botanique étaient avant tout des systématiciens, ou principalement intéressés par les végétaux susceptibles de servir à l'alimentation, les Monard, eux, portaient leur attention sur les arbres, les herbes, qui sécrètent des substances actives, fournissent à des doses relativement faibles des stimulants, des fébrifuges, des toxiques, des antitoxiques, des laxatifs, des vermifuges, etc. Ils estimaient que la

recherche et l'utilisation thérapeutique de ces substances d'origine végétale devait être développée et élargie sans cesse afin d'en augmenter la gamme <sup>(3)</sup>.

A Nancy, le Dr Godron, auteur de nombreuses flores, réorganisait le Jardin botanique créé par le roi Stanislas en 1765. Il y réservait un soin particulier aux platebandes destinées aux plantes médicinales.

Les frères Monard consacrèrent beaucoup de leur temps à l'étude de la flore locale, à herboriser, à enrichir leur herbier.

Depuis 1802 existait à Metz un Jardin botanique créé par Christophe Couturier. Ce Jardin des Plantes municipal occupait un terrain d'un hectare, en forte pente, allant de la rue des Capucins jusqu'à la rue de la Basse-Seille.

Il se composait :

- 1) D'une orangerie, installée dans une ancienne église <sup>(4)</sup>. Elle groupait 270 orangers d'une assez belle venue ;
- 2) De deux serres chauffées, l'une tempérée, l'autre chaude, réunissant une foule de plantes rares ou curieuses ;
- 3) D'un jardin de plein air présentant un grand nombre de plantes croissant naturellement en Moselle. Ces plantes sauvages étaient disposées par familles et espèces, pour servir à l'enseignement de la botanique, non seulement aux jeunes gens qui apprenaient l'art de guérir et la médecine au célèbre hôpital militaire de Metz, et aux futurs apothicaires, mais encore aux lycées, à toutes les écoles de la ville, aux horticulteurs et aussi au grand public.

Holandre (Jean-Joseph), botaniste et le tout premier secrétaire de notre S.H.N.M., professa un cours de botanique à ce jardin. On lui doit une Flore de la Moselle (1829, 2<sup>e</sup> édit. 1842) et une Faune de la Moselle (1836).

Après leur retour à Metz en 1844, les frères Monard furent affligés de voir combien étaient négligés dans le

<sup>3</sup> Les vertus de la quinine ont été découvertes en 1820 par Joseph Pelletier.

<sup>4</sup> Cette église désaffectée fut détruite en janvier 1862 par un incendie.

Jardin botanique messin les éléments indispensables à une étude dynamique des plantes. Cette carence n'était pas imputable aux botanistes locaux. Elle était le fait des élus municipaux. Pour ceux-ci, dont les connaissances botaniques se bornaient à ce qu'ils avaient retenu de leur passage à l'école, l'étude des plantes devait être un agréable passe-temps, une science aimable, cultivée par quelques individus uniquement et pour leur seul plaisir.

Pour nos édiles de ce temps, un Jardin botanique ne devait être qu'un « parc », un lieu de délassement, à la rigueur une exposition florale.

Les frères Monard, par contre, et leurs amis de la S.H.N.M. étaient des plus conscients de l'extrême importance de la science botanique : tous les aliments, les vêtements, les médicaments proviennent du monde végétal, soit directement, soit indirectement. Sans les plantes nous manquerions d'oxygène. Nos prédécesseurs avaient de plus le sentiment de ne connaître encore que très imparfaitement les bienfaits que les hommes peuvent tirer des plantes. Découvrir et utiliser les richesses offertes par la flore, telle est l'ambition de tout spécialiste de biologie végétale.

Avec son frère Charles, jusqu'à la mort de celui-ci (en 1854), seul ensuite, Pascal Monard n'a épargné ni ses efforts, ni l'argent pour encourager en Moselle la poursuite d'une étude scientifique des principales maladies des plantes et la recherche des facteurs d'environnement favorables au développement de la vie végétale.

Il dota le Jardin botanique messin d'une remarquable collection de plantes particulières à notre climat, y compris une collection médicinale.

Dans la bibliothèque de Pascal Monard se trouvaient les « Cours d'histoire naturelle pharmaceutique » de Fée, l'ouvrage de Liebig « Chimie organique appliquée à la physiologie végétale », un « Essai de toxicologie », les « Eléments de botanique médicale » de Moquin-Tandon, la « Flore des pharmaciens », un « traité de microscopie sur l'anatomie végétale ». En somme, il s'agissait de trouver de nouvelles armes thérapeutiques.

L'avis des édiles messins était à l'opposé ! Un rapport sur le Jardin botanique dressé par la Commission municipale



chargée d'examiner le projet de budget pour 1851 nous éclaire suffisamment à ce sujet : « *Le Jardin botanique ne contribue que faiblement à l'embellissement de la ville* ». Quant au côté culturel, éducatif, utilitaire il est complètement ignoré. Voici un autre passage du même rapport : « *Placé dans un quartier reculé dont les abords sont loin d'être faciles et agréables, ce jardin n'a jamais été fréquenté comme les autres promenades de la cité. Faut-il donc satisfaire la curiosité de quelques amateurs, du reste peu nombreux, continuer à imposer aux finances de la ville la lourde charge qu'elle supporte depuis tant d'années (5) et au détriment des intérêts généraux ? La Commission ne le pense pas et s'inspirant des délibérations du Conseil, des doléances consignées dans les rapports des Commissions de surveillance qui l'ont précédée, son avis unanime a été que le moment est arrivé de décider, en principe, la suppression du Jardin botanique, dont l'entretien annuel est trop onéreux et qui depuis longtemps est déchu de son titre d'établissement d'utilité publique* ».

Reconnaissons cependant, qu'en cette même année le Conseil municipal de Metz se trouvait confronté à un autre problème, grave et urgent : celui des établissements hospitaliers de la ville.

Une tradition plusieurs fois séculaire veut qu'aient fleuri dans notre vieille cité nombre d'institutions philanthropiques, tant municipales que privées. Il est probable que sur ce plan Metz n'a nullement été en retard sur d'autres villes, fut-ce sur Paris. Mais, comme les autres cités, Metz a mis fort longtemps à se créer un équipement hospitalier digne de ce nom (6).

En 1851, les hôpitaux civils sont encore exclusivement réservés aux malades pauvres. Malgré cela le nombre des lits disponibles est très insuffisant à Metz. Pour une population de 45.000 civils environ, la ville dispose :

5 De 1837 à 1849.

6 Sauf en ce qui concerne l'hôpital militaire de Fort-Moselle qui pouvait contenir 1.500 malades et plus et où existait une école de médecine militaire. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle cet hôpital n'était surpassé par aucun autre en Europe. Là ont été formés de très nombreux et excellents chirurgiens, dont les frères Monard, Etienne Morlanne.

- 1) De l'hôpital Saint-Nicolas qui fonctionne depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Il peut héberger 450 vieillards infirmes ou grabataires et une centaine d'enfants trouvés et abandonnés.
- 2) De l'hôpital de Bon-Secours (rue Chambière) capable d'accueillir tout au plus 150 hommes et femmes, y compris des contagieux. L'hôpital Saint-Georges n'existait plus depuis l'incendie de l'abbatiale Saint-Vincent, en 1811.
- 3) De l'hôpital Sainte-Madeleine (aussi appelé La Madeleine, La Renfermerie, La Maison de force ou de correction). A l'époque de sa création par le gouvernement, en 1768, cette institution garde les femmes de mauvaise vie. Les détenues étaient occupées à des travaux de tissage. Les toiles provenant de La Madeleine étaient d'une qualité et d'un prix difficiles à concurrencer par l'industrie privée.

Lorsque la Maison de la Charité des Recollets fut supprimée, ce ne fut qu'à La Madeleine que la ville put transférer les indigents qui y trouvaient asile. A partir de ce moment et pendant un assez grand nombre d'années la Maison de correction hébergeait dans ses différents quartiers : des condamnés, des filles publiques mises en traitement, des galeux, des vieillards des deux sexes réduits à la mendicité et des filles-mères.

Cette promiscuité déplorable persista jusqu'en 1838. Ce n'est qu'à partir de cette même année que furent séparées les infirmeries des syphilitiques, les dortoirs des indigents et la salle des filles-mères (7) des autres parties du bâtiment réservées aux détenus. L'établissement rénové est désormais appelé « Maison d'Asile ».

En 1851 étaient retenus dans cette Maison d'Asile 46 filles publiques, vénériennes ou galeuses, 10 hommes vénériens ou galeux, 65 vieillards indigents, tant hommes que femmes. Il n'existait toujours pas de séparation réelle entre

7 La Maternité de Metz créée par le Dr Morlanne fonctionna à partir de 1804 dans l'ancienne Maison de force. En 1808 elle s'installa dans l'ancien Couvent des Trinitaires, mais elle n'y disposait que de dix lits. Les religieuses du couvent allaient aussi accoucher à domicile les femmes pauvres.

individus atteints de syphilis et ceux qui avaient la gale. « Si deux filles syphilitiques ne partageaient plus, comme jusqu'en 1838, le même lit, toujours est-il (en 1850 encore) qu'à l'ouvroir, galeuses et syphilitiques sont réunies et travaillent ensemble. L'infirmier des hommes est commune aux vénériens et aux galeux. Là, deux vénériens sont obligés de coucher ensemble et deux galeux partagent le même lit. Au dortoir des indigents, tous les lits sont pour deux <sup>(8)</sup>. »

Ces faits démontrent suffisamment combien d'améliorations importantes restaient encore à faire dans les services des hôpitaux messins. En résumé, à l'Asile modernisé on entassait indifféremment mendiants, vagabonds, contagieux ; l'établissement tenait autant de la prison que de l'hôpital. On pouvait y recevoir au maximum 150 personnes.

Le Conseil municipal de Metz est parfaitement informé de cette situation. Parmi ses membres influents on compte M. Philippe-Félix Maréchal, docteur en médecine, fils et petit-fils de médecin, futur maire de Metz (1854-1871). La botanique ne semble guère l'inspirer. Comme ses collègues du Conseil <sup>(9)</sup> il estime que dans une ville ceinturée par des remparts, un Jardin botanique peu fréquenté occupe abusivement 9.950 mètres carrés d'un terrain précieux en plein centre de la ville. Par surcroît l'entretien de ce jardin occasionne de fortes dépenses, et il faudrait « se résigner à des dépenses plus considérables... pour faire droit aux exigences et prétentions des amateurs d'horticulture et de botanique ».

Ce fut pour Pascal Monard une vive déception de rencontrer au Conseil municipal des adversaires toujours prêts à miner ce jardin qu'il entretenait en partie à ses frais, après avoir doté la cité d'une remarquable collection botanique. Devant son impuissance à lutter contre l'envahissement de la culture horticole — préférée par une forte majorité de l'assemblée — Pascal Monard se retira.

8 Quelques décennies plus tôt, dans chaque lit couchaient trois ou quatre malades, sans que l'on tienne compte des affections dont ils étaient atteints.

9 Jean-Antoine Lasaulce, membre de notre S.H.N.M. dès sa constitution, en 1835, est conseiller municipal et adjoint au maire de Metz de 1850 à 1865 (année de son décès), mais une maladie longue et douloureuse l'a retenu presque constamment éloigné des travaux du conseil.

En 1865 la ville de Metz fit l'acquisition du domaine de Frescatelly à Montigny-lès-Metz, dans le but d'y offrir un séjour agréable à ses visiteurs, mais d'éveiller aussi l'intérêt pour le monde végétal. Cette décision rendit au Dr Monard l'espoir de voir, enfin, exister pour les Messins un établissement éducatif assuré de son avenir. Cette fois encore la part réservée à la science botanique fut extrêmement limitée et de surcroît privée des éléments les plus indispensables à sa prospérité. La science pure rencontra de nouveau sur son chemin des esprits peu ouverts, indifférents, c'est-à-dire tout disposés à voir, sans regret, l'école de botanique s'effacer peu à peu du catalogue des institutions municipales.

Deux membres de la S.H.N.M., Joseph Géhin <sup>(10)</sup>, puis Christian Fridrici acceptèrent successivement la direction du Jardin botanique dans l'espoir de le sauver. Le premier assumait cette tâche de 1865 à 1868, le second jusqu'en 1874. Par des échanges avec les jardins des plantes de Paris et de Nancy, par ses herborisations et par des achats de graines faits par ses soins et à ses frais, Christian Fridrici put constituer un important ensemble scientifique en parfait état de végétation. Il eut droit aux remerciements et aux félicitations du Conseil municipal.

Pascal Monard, président de notre Compagnie depuis 1866, encourageait ces initiatives. A sa mort, en 1874, il a légué à la ville de Metz — en plus d'autres biens dont nous reparlerons — un capital de 12.000 marks <sup>(11)</sup>, dont la rente est destinée à l'entretien des serres. Il n'empêche que de fréquentes et vives discussions avaient lieu au Conseil municipal sur l'opportunité de conserver une section de botanique scientifique à Frescatelly.

Pendant des décennies on constate une incompatibilité fondamentale entre le Dr Monard et les édiles messins : c'est sans doute celle de deux attitudes d'esprit. Pour notre président, la botanique a une importance primordiale ; quant aux conseillers municipaux ils refusent un examen

10 J.-B. Géhin : Catalogue des plantes cultivées en 1868-1869 au nouveau Jardin botanique de Metz, à Frescatelly (904 espèces citées) : II<sup>e</sup> Bulletin de la S.H.N.M., p. 253 à 367.

11 12.000 M = 15.000 F. Pour mesurer l'importance de cette générosité, signalons que 1 F de 1873 équivalait à plus de 800 F de 1960.

approfondi du problème ; ils acceptent de moins en moins l'utilité pratique de la botanique. Rapidement les cultures horticole et d'ornement prévalent à nouveau très largement. A son tour, privé de moyens d'action, Christian Fridrici se démet de ses fonctions de directeur du Jardin botanique en 1874.

Pendant les dernières années de sa vie surtout, le Dr Pascal Monard suivait avec un douloureux étonnement cette incompréhension des autorités locales. Il a rempli les fonctions de président de la S.H.N.M. jusqu'au jour où ses souffrances l'empêchèrent de se rendre à nos réunions qui — rappelons-le — se tenaient tantôt au Musée, tantôt à la bibliothèque municipale. Il ne put assister à la séance du 14 novembre 1872, « *en raison de son mauvais état de santé* ». Il ne devait plus y participer jusqu'à sa mort, le 4 février 1874. Il avait alors 79 ans.

En ouvrant la séance mensuelle du 5 février 1874, le président effectif, M. Ernest de Saulcy, doyen d'âge, annonça la perte que notre Société venait d'éprouver en la personne de son vénéré président. Il donna ensuite lecture d'une lettre de M<sup>r</sup> Simon, notaire, résumant les dispositions testamentaires du Dr Monard en faveur de la S.H.N.M. Le legs fut accepté. L'assemblée chargea Christian Fridrici <sup>(12)</sup> de prononcer le lendemain quelques paroles d'adieu sur la tombe de notre ancien président.

Depuis longtemps Charles et Pascal Monard déploraient que la S.H.N.M. n'eût qu'un siège social précaire, instable, inconfortable.

Dès avant 1854 les deux frères étaient d'accord pour assurer l'avenir de la S.H.N.M. Après le désastre de 1870, Pascal Monard, qui n'avait pas d'héritiers naturels, ne voulut absolument pas que ses biens puissent être accaparés par une autorité allemande. Il est permis de croire que l'abbé Friren ne fut pas complètement étranger au choix de la solution qu'il adopta. Le Dr Monard, le 5 octobre 1871 <sup>(13)</sup>, à l'âge de 76 ans, rédigea un testament olographe léguant à la ville de Metz sa maison de la rue de l'Evêché,

12 Ch. Fridrici, membre de la S.H.N.M. de 1855 à 1880, trésorier de 1874 à 1876.

13 Le Traité de Francfort est du 10 mai 1871.

sous la condition qu'elle y disposât convenablement le premier étage de l'immeuble pour les réunions et les archives de la S.H.N.M. <sup>(14)</sup>. Une autre clause de ce testament nous attribua le riche et précieux herbier de ces généreux donateurs ainsi que toute leur bibliothèque de botanique : désormais nous disposions d'un havre sûr et inaliénable.

C'est le 3 juin 1875 que notre Compagnie prit possession de son nouveau siège. L'inauguration — à caractère privé — eut lieu sous la présidence de M. Ernest de Saulcy, en présence de M. Paul Bezanson, maire de Metz depuis 1871. Christian Fridrici lut une notice nécrologique de Pascal Monard. Le texte en a été reproduit dans notre XIV<sup>e</sup> Bulletin, de même que celui de l'allocution prononcée aussi par lui sur la tombe du Dr Monard le 6 février 1874. Répondant aux paroles de bienvenue qui lui avaient été adressées, le maire annonça que par les soins de la ville une plaque en marbre fixée au-dessus de la porte d'entrée perpétuerait le souvenir de la libéralité de M. Monard. Ce qui fut fait.

La plaque a été enlevée au cours de l'occupation hitlérienne de 1940-1944. Quant à notre bibliothèque elle a été très sérieusement pillée, saccagée et dispersée par ces mêmes destructeurs aussi brutaux qu'ignares. Par chance ces vandales ont dû estimer dénué d'intérêt l'herbier dont la garde nous a été confiée.

Les frères Monard, tout au long de leur carrière militaire — période de leur existence traitée remarquablement par notre collègue le médecin général Bolzinger — n'ont cessé d'herboriser : en France, en Espagne, en Afrique du Nord. En 1844 ils ont rapporté à Metz une prodigieuse moisson et par la suite ils l'ont enrichie avec des spécimens de la flore locale. Plus que centenaire, cet ensemble est toujours en parfait état de conservation.

14 Le 13 février 1883, l'administrateur allemand de la ville a demandé à notre Société d'autoriser la démolition d'une partie de l'immeuble Monard : il convenait d'aménager une cour assez grande et de donner le maximum d'air et de lumière au futur groupe scolaire dit Ecole des Prêcheresses. Le 26 du même mois le président de Saulcy lui répondit que la S.H.N.M. ne mettrait aucun obstacle à cette démolition si, en compensation, les locaux restants du premier étage leur étaient également donnés en jouissance pour y placer l'herbier jusque-là logé dans la partie vouée à la démolition. Le rez-de-chaussée pourrait servir à loger le concierge de l'école des Prêcheresses.



Tout récemment, les lichens de notre important herbier ont servi de document de travail à un chercheur de l'Institut Européen d'Ecologie, faisant des études sur la pollution atmosphérique de la région industrielle. Comparant leur actuelle répartition dans les différentes localités de son secteur de recherches avec celle de nos herbiers dont la plupart des échantillons, qui datent du XIX<sup>e</sup> siècle, sont régionaux, utilisant aussi les documents de nos anciens bulletins (15), il a pu mesurer les effets nocifs de cette pollution dans certaines de nos agglomérations industrielles.

A propos des lichens, notons que du temps de Pascal Monard, la réalité de la symbiose lichénique ne s'imposait pas encore aux biologistes. Notre ancien président possédait dans sa bibliothèque la « Lichenographiae Europaeae » de Fries et la publication de Nylander « Synopsis methodica lichenum » (Paris 1860). Nylander resta jusqu'à sa mort farouchement hostile à la théorie de la nature double des lichens. Il considérait comme une offense personnelle toute allusion à la découverte de Simon Schwendener. Nous ignorons si Pascal Monard et ses collègues discutèrent de cette question.

A travers les procès-verbaux de leurs séances — que nous conservons — apparaît souvent leur souci d'améliorer les « communications » entre la S.H.N.M. et les milieux intéressés par les problèmes de la nature, bien entendu, selon les influences que leur temps et leur milieu exerçaient sur eux. Or, ils vivaient à une époque bien différente de la nôtre. Nous pouvons difficilement imaginer ce qu'était la mentalité de la « bonne société » vers la moitié du siècle dernier (16). De nos jours, en dépit d'une origine modeste, il n'est pas impossible de se faire une place dans le « monde », voire, dans les milieux du pouvoir. Il en était autrement du temps de Pascal Monard (17). Impossible alors de confondre une « dame » en crinoline et chapeauté avec une « femme » en cheveux ou coiffée d'un fichu. Etant considérés comme des « messieurs » les membres de la S.H.N.M. portaient jacquette et haut-de-forme. Impossible de les confondre avec un « homme » en blouse.

15 Abbé J.-J. Kieffer : Notice sur les lichens de Bitche, 19<sup>e</sup> bul. 1-94.

16 Les personnes honorables, convenables.

17 Avant 1860, la population comprenait environ 75 % d'analphabètes.

Le Second Empire est « une période de despotisme et de guerres » mais c'est aussi une période de beaux développements économiques, de prospérité matérielle, d'expansion coloniale — qui se termine par une tentative de gouvernement libéral et un désastre national : la guerre de 1870 (18).

Entre 1850 et la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la géologie et la paléontologie mosellanes font d'immenses progrès, facilitées par la construction du réseau ferroviaire.

A la même époque les polémiques autour de la question des générations spontanées s'avivent, non seulement dans le monde des savants, mais aussi dans les salons et jusque dans les journaux politiques. Chacun cherchait des arguments pour telle ou telle opinion philosophique ou religieuse. Il semble que la S.H.N.M. sut se tenir en dehors de ces querelles en adoptant la position de Louis Pasteur : « Il n'y a ni matérialisme, ni spiritualisme qui tiennent ; je pourrais même ajouter, comme savant, peu m'importe ».

Il n'empêche que nos aînés suivaient attentivement les courants de pensée de leur temps. Le sérieux des activités scientifiques de nos devanciers est attesté par la somme des travaux qu'ils ont publiés dans nos cahiers à partir de 1843 (19). En général, personne ne songeait à mettre en conflit foi et connaissance, à contredire les textes de l'Écriture Sainte. Pourtant si la génération des frères Monard, dans sa jeunesse, apprenait et pouvait croire que la création du monde remontait tout au plus à 4.000 ans avant notre ère, vers 1850 il devenait plus difficile de prendre à la lettre certains passages du premier chapitre de la Genèse.

Certes, Georges Cuvier, fixiste et créationiste obstiné et, après lui, Alcide d'Orbigny continuèrent à voir dans chaque espèce un type immuable et à s'en tenir au créationisme. Leurs disciples, au contraire, s'employèrent à reconstituer un passé de plus en plus lointain, mais avec le souci de s'en tenir au concret. Pour Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire, les animaux s'écartèrent au cours des âges du type originel sous des influences multiples. C'était l'époque de

18 Memento d'histoire contemporaine.

19 René Feuga rend un très grand service à tous ceux qui s'intéressent à l'évolution des milieux naturels en publiant dans le présent bulletin le volumineux inventaire.

l'esprit positif, qui condamnait les spéculations hasardeuses, les théories. Il ne fallait pas aller au-delà du réel expérimental.

Charles Darwin et Louis Pasteur renversèrent les barrières imposées aux sciences par le positivisme qui se réclamait de la seule connaissance des faits (20). Marcellin Berthelot s'entêtait contre la théorie atomique. Charles Monard fit paraître en 1846 dans notre V<sup>e</sup> Bulletin une « Notice sur les caractères anatomiques du fragment de tête fossile (*Mosellaesaurus*) » trouvé dans le lias supérieur à Chauderbourg. A la séance de la S.H.N.M. du 11 avril 1861, Olry Terquem (21) parlant des « ossements que l'on rencontre fréquemment dans les anciennes alluvions et que l'on est porté généralement à attribuer à des animaux domestiques » constate « qu'en soumettant ces débris organiques à une étude d'anatomie comparée, on ne tarde pas à reconnaître que beaucoup d'entre eux appartiennent à des animaux carnassiers tels que hyènes et félins ou à d'autres mammifères antédiluviens ». En ce temps il n'était guère possible de faire mieux, à défaut de méthodes éprouvées.

Avec le Second Empire une nouvelle époque de progrès scientifiques, d'applications techniques et industrielles s'ouvrait. La construction du réseau ferroviaire (amorcé dès 1849) procura à nos aînés de larges facilités pour l'étude sur le terrain de la géologie et de la paléontologie régionales. D'ailleurs, à présent, la Terre osait avouer son âge. Les adversaires de cette « scandaleuse hypothèse plaçant l'origine de l'Humanité au-delà de la chronologie biblique » se raréfiaient. Les études de nos ancêtres prirent une extraordinaire extension, au-delà des limites départementales et même dans les pays voisins. Les membres de la S.H.N.M. disposaient d'une sorte d'accréditif rédigé en plusieurs langues pouvant justifier, le cas échéant, leur présence et leurs investigations scientifiques en certains lieux. Metz avait alors la renommée d'une ville intellectuelle. Malheureusement le conflit franco-prussien se transforma

20 Dans la bibliothèque de Pascal Monard figuraient : « L'Histoire des anomalies » de G. de Saint-Hilaire (3 vol., 1836) ; « L'Ancienneté de l'Homme », par Ch. Lyell (1864) ; « L'origine des espèces » (1859) ; « De la variation des animaux et des plantes » (1868) de Ch. Darwin ; « De l'espèce », par Godron (2 vol., 1859).

21 Auteur de la « Paléontologie du Département de la Moselle » (1855).

le 18 juillet 1870 en guerre. Dès le début des hostilités les désastres fondirent sur la France. Un mois plus tard un groupe d'armées de 150.000 hommes se trouva encerclé dans la position fortifiée de Metz où déjà étaient hospitalisés les blessés des combats sanglants précédents. Le nombre de ces blessés et celui des militaires atteints de maladies, la plupart contagieuses, ne fit qu'augmenter au cours du blocus. Il y eut bientôt dans Metz cinquante et un hôpitaux et ambulances, ces dernières aménagées hâtivement sur les places publiques, dans les casernes, etc. (22). De nombreux bâtiments publics furent consacrés exceptionnellement à un usage hospitalier, ainsi que quelques maisons particulières. C'était encore très insuffisant.

Le 15 septembre on soignait encore dans Metz 13.430 militaires, dont plus de la moitié devaient mourir. Chaque médecin de la Place avait environ 250 blessés à traiter, souvent sans aide qualifiée. Les pansements, les produits pharmaceutiques, les désinfectants faisaient défaut.

Le Dr Pascal Monard ne put participer activement au service médical des ambulances militaires : son âge et son état de santé l'en empêchaient. Mais il continuait à siéger au Conseil central d'Hygiène du département de la Moselle, à côté de deux autres membres de la S.H.N.M. : le Dr Grellois, à l'époque médecin en chef des hôpitaux et ambulances de la Place de Metz et J.-B. Géhin, pharmacien. Il prit notamment part aux séances tenues par ce Conseil, en pleine guerre, les 22 juillet et 31 août 1870.

L'armée tout entière connaissait les frères Monard, leur dévouement infatigable aux malades. A Metz, Pascal Monard était estimé « pour ses sentiments nobles et élevés, sa douce bienveillance, ses tendances généreuses ». Les malheurs de notre pays, les misères du blocus furent pour notre président de très dures épreuves. Il eut la satisfaction de voir que ses collègues, plus valides que lui, et leurs proches participèrent assidûment aux soins des soldats hospitalisés. La sollicitude portée par les Messins à ces combattants malheureux persista au-delà de la capitulation (28 octobre) jusqu'au jour où les derniers soldats français durent abandonner la ville.

22 Les soldats valides, exclus des casernes converties en ambulances, bivouaquaient sous la tente.



Le 10 mai 1871, Metz, comme des parties des départements de la Moselle, de la Meurthe, ainsi que toute l'Alsace devinrent officiellement territoires de l'Empire allemand. Les années qui suivirent l'annexion furent néanmoins assez normales pour notre compagnie, dont les membres surent garder leur indépendance face aux multiples contraintes qu'avait voulu leur imposer la police du vainqueur.

Par ailleurs, un groupe d'Allemands immigrés, férus de sciences naturelles <sup>(23)</sup>, tenta de façon plus ou moins pressante de s'infiltrer dans nos rangs. Comme ces tentatives furent vaines, la nouvelle administration supprima la dotation que nous recevions annuellement de la ville déjà avant 1870.

Une période plus difficile encore débuta vers 1880. Certains anciens compagnons du Dr Pascal Monard avaient quitté Metz pour ne pas devenir allemands. Les rangs du groupuscule qui continuait à s'affirmer sur place s'éclaircissent sans se renouveler. De plus en plus isolés, soumis aux pressions surnoisées des autorités, désemparés, certains éléments du dernier carré faillirent perdre courage : ils proposèrent de saborder la S.H.N.M. afin qu'elle ne tombât pas aux mains des immigrés. L'abbé Friren, secrétaire, et Edmond Fridrici <sup>(24)</sup> « s'élevèrent avec force » contre un tel projet. Ils estimaient qu'il fallait garder confiance, tenir encore, rester fidèles à l'idéal des fondateurs. En 1889, l'administration allemande de la ville de Metz crut pouvoir offrir à l'Académie Nationale de Metz (devenue Metzger Akademie) pour la tenue de ses séances, le second étage de la Maison Monard. Or, depuis 1883, nous en avions la jouissance exclusive. Nos prédécesseurs ne manquèrent pas de faire valoir leurs droits, tout en accueillant les académiciens messins, dont certains étaient nos collègues de la S.H.N.M. Ils furent nos hôtes jusqu'en 1928.

A leur départ, la municipalité, redevenue française, manifesta de nouveau son intention de disposer, à son gré,

23 Il y avait parmi eux des naturalistes valables et peut-être assez étrangers au pangermanisme. Ils se sont souvent référés aux travaux de nos sociétaires.

24 Afin d'éviter de nouvelles erreurs sur la personne, précisons : a) Christian Fridrici, membre de la S.H.N.M. de 1855 jusqu'à sa mort (1880), trésorier en 1874-1876 ; b) Edmond Fridrici, titulaire de 1881 à 1902 (année de son décès), Archiviste de la S.H.N.M. de 1892 à 1901.

du second étage de notre siège : il fallut, une fois de plus, protester.

Ainsi, par leur action personnelle, les abbés Friren et Kieffer, Edmond Fridrici, puis Elie Fleur et quelques autres assurèrent la survie de la S.H.N.M. qui, encore un an avant la première guerre mondiale, sous régime allemand, publia en langue française, son XXVIII<sup>e</sup> cahier <sup>(25)</sup>. Feu notre collègue Elie Fleur a magistralement dépeint cette époque héroïque qui se prolongea au-delà de la libération de 1918. <sup>(26)</sup>.

En 1920 s'amorça une renaissance de la S.H.N.M., qui, sous la présidence de Wilfrid Delafosse connu pendant trente années un vigoureux essor, malgré les ravages de la deuxième guerre mondiale dont nous avons déjà parlé. Depuis, cette impulsion n'a pas ralenti.

Ce que la S.H.N.M. a fait dans le passé, les activités que notre Compagnie poursuit bénévolement en faveur d'une vie naturelle et intellectuelle mieux adaptée aux besoins essentiels de l'homme, nous pouvons en revendiquer hautement la responsabilité et aussi le bénéfice.

Cependant, la S.H.N.M. n'existerait plus depuis longtemps, sans doute, si les frères Monard ne nous avaient pas fait don, il y a un siècle, de cet abri définitif qui nous a permis de résister à bien des tempêtes.

A l'occasion du centième anniversaire de la mort de Pascal Monard, il était bon de s'en souvenir avec gratitude <sup>(27)</sup>.

Il est bon, de surcroît, de ne pas oublier l'enseignement donné par nos collègues du siècle passé : l'étude des sciences naturelles n'est pas la simple satisfaction d'une curiosité intellectuelle, ni même un enrichissement de l'esprit, mais le désir de toujours mieux connaître les mécanismes qui président au développement de la vie, afin de pouvoir agir utilement sur celle de l'Homme dans le présent.

25 On doit admirer le courage et la constance de nos anciens qui ont réussi à publier en langue française, sous occupation allemande, pas moins de seize bulletins : 13<sup>e</sup> au 28<sup>e</sup> !

26 E. Fleur : Cent ans d'activité scientifique de la S.H.N.M. dans le Bulletin du Centenaire, 1935.

27 Le 2 novembre 1974, Jour des Morts, les membres du bureau, auxquels s'étaient joints d'autres titulaires de la S.H.N.M., vinrent

déposer une couronne de fleurs et se recueillir devant les tombes des frères Monard, au Cimetière de l'Est. Le président R. Feuga y prononça les paroles suivantes :

« Docteur Charles Monard, Docteur Pascal Monard,

Deux des nôtres ont évoqué pour nous récemment, avec tout leur cœur et leur grand talent, vos vies et vos carrières exemplaires consacrées au service de notre pays, et au service de la science dans le sein de la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle, dont vous fûtes, Docteur Pascal Monard, pendant plus d'un quart de siècle, un des principaux animateurs au titre de secrétaire, puis de président, avant d'en être le bienfaiteur à vie.

Nous ne pénétrons jamais dans la maison qui fût la vôtre, et qui, grâce à vous nous accueille depuis aujourd'hui cent ans sans nous souvenir de vos exemples et de tous vos bienfaits.

Puissent ces fleurs qui passeront, et la plaque de bronze gravé qui durera plus longtemps être un filial, quoique modeste, témoignage de notre admiration et de notre reconnaissance qui, elles, ne passeront pas. »

Les mêmes collègues allèrent ensuite se recueillir devant la tombe de Christian Fridrici, reposant dans le même cimetière.

## LA BASE DU JURASSIQUE MOYEN DANS LE SUD DU DÉPARTEMENT DE LA MOSELLE

par Pierre-L. MAUBEUGE

Le contact Jurassique inférieur et moyen reste très mal connu dans le détail stratigraphique pour la région commençant un peu au Sud de Metz, et allant jusqu'à Pont-à-Mousson en Meurthe-et-Moselle, soit sur une vingtaine de kilomètres.

Il y a plusieurs raisons à cela. D'une part la diminution de puissance rapide du bassin ferrifère quand on va vers l'axe de surélévation constitué par l'Anticlinal principal lorrain (axe anticlinal de Pont-à-Mousson) ; la minéralisation ferrifère y disparaît même complètement en dehors du Bassin d'Ars indigent ; par ailleurs, la morphologie de cuesta, avec vallée étroite et glissements importants à flanc de coteau ne permet pas de voir aisément les couches en place à la moindre fouille ; enfin, des failles telles celles de Gorze et de Preny (dont j'ai montré le tracé et précisé la complexité pour la première fois) compliquent les affleurements ou favorisent les formations éboulées. Il est évident qu'un bassin ferrifère exploité donnerait une abondante source d'observations (4).

J'ai rassemblé au cours de divers travaux, les quelques observations possibles tant sur la base du Bajocien (Jurassique moyen) que sur le minerai de fer toarcién ou ses équivalents lithostratigraphiques ; l'Aalénien sens strict reste à peu près inconnu dans ses détails, certainement complexes vu les phénomènes épirogéniques (1, 2, 3).

**BULLETINS  
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE  
DE LA  
DE LA MOSELLE**

1 <sup>er</sup> cahier	1841	21 <sup>e</sup> cahier	1901
2 <sup>e</sup> —	1844	22 <sup>e</sup> —	1902
3 <sup>e</sup> —	1845	23 <sup>e</sup> —	1904
4 <sup>e</sup> —	1846	24 <sup>e</sup> —	1905
5 <sup>e</sup> —	1849	25 <sup>e</sup> —	1908
6 <sup>e</sup> —	1851	26 <sup>e</sup> —	1909
7 <sup>e</sup> —	1855	27 <sup>e</sup> —	1911
8 <sup>e</sup> —	1857	28 <sup>e</sup> —	1913
9 <sup>e</sup> —	1860	29 <sup>e</sup> —	1921
10 <sup>e</sup> —	1866	30 <sup>e</sup> —	1924
11 <sup>e</sup> —	1868	31 <sup>e</sup> —	1926
12 <sup>e</sup> —	1870	32 <sup>e</sup> —	1929
13 <sup>e</sup> —	1874	33 <sup>e</sup> —	1932
14 <sup>e</sup> —	1876	34 <sup>e</sup> —	1935
15 <sup>e</sup> —		35 <sup>e</sup> —	1938
(1 <sup>re</sup> partie)	1878	36 <sup>e</sup> —	1950
(2 <sup>e</sup> partie)	1880	37 <sup>e</sup> —	1955
16 <sup>e</sup> cahier	1884	38 <sup>e</sup> —	1960
17 <sup>e</sup> —	1887	39 <sup>e</sup> —	1965
18 <sup>e</sup> —	1893	40 <sup>e</sup> —	1970
19 <sup>e</sup> —	1895	41 <sup>e</sup> —	1975
20 <sup>e</sup> —	1898		

La plupart des cahiers restent disponibles depuis le n° 1. Adresser desiderata au siège de la Société.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE DE LA MOSELLE - 41<sup>e</sup> CAHIER - 1975

**BULLETIN  
DE LA  
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE  
DE LA  
MOSELLE**

—  
**QUARANTE ET UNIÈME CAHIER**  
—

Le siège de la Société est situé rue Dupont-des-Loges, n° 25  
(Maison Monard) METZ

Imprimerie des « EDITIONS LE LORRAIN »  
14-16, rue des Clercs - METZ

—  
**1975**